

Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 35 (1955-1956)
Heft: 7

Rubrik: Lettre de Suisse romande

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

L'été, en Suisse romande, fut l'été de la *Fête des Vignerons*. Jusque dans les plus isolés de nos villages, le grand spectacle de Vevey anima la plupart des conversations. C'est que la vigne, de près ou de loin, nous intéresse tous et l'hommage qu'on lui rend, quatre fois par siècle, sur les bords du Léman, ne peut laisser personne insensible. Les vieux aiment à comparer; ils se souviennent de 1905, de 1927, et pour rien au monde ne voudraient se priver de la chance qui leur est offerte de confronter leurs souvenirs aux réalisations d'aujourd'hui; et n'est-ce pas un titre de gloire que de pouvoir assister à la troisième de ces grandes manifestations où tout un peuple communique dans la glorification des travaux de la terre? Les moins vieux, ceux qui ne connurent que la fête de 27, se méfiaient un peu d'une réussite qui, de toute manière, ne pourrait égaler celle qui fut la leur. Enfin, la génération nouvelle, soucieuse de ne pas déchoir, se passionna pour sa propre entreprise. Les pessimistes se seront trompés: la Fête des Vignerons de 1955 l'aura emporté sur toutes les autres.

Succès matériel, d'abord. On sait que le devis atteignait près de quatre millions de nos bons francs suisses. Jean-qui-pleure affirmait qu'on allait au-devant d'un désastre. Comment serait-il possible, disait-il, de récupérer de telles sommes en une quinzaine de jours? On a vu trop grand... Jean-qui-pleure s'est trompé: les calculs les plus optimistes ont été trop modérés encore. Je me suis laissé dire que le bénéfice atteignait probablement le million. Voilà qui donne singulièrement raison à ceux qui professent que viser haut c'est viser juste.

Succès moral, ensuite. Les organisateurs veveysans ont pu se rendre compte que leur fête restait la plus populaire de Suisse. On vint des quatre coins du pays dans la cité lémanique; mieux, on y débarqua de l'Orient et de l'Occident et les Amériques fournirent un public enthousiaste. La presse d'un très grand nombre de pays souligna la réussite du spectacle. Paris et Londres parlèrent de la Suisse en parlant de Vevey, louant notre fidélité à nos traditions, notre courage, notre audace. On le voit bien, la réussite de Vevey concerne la Suisse entière. Pour l'étranger, cette petite ville symbolisa, pendant quelques jours, l'effort de la Suisse entière, son goût de la chose bien faite, de l'entreprise parfaitement organisée. L'immense publicité faite par nos amis vaudois, les promesses qu'ils ont tenues, auront servi nos intérêts nationaux les plus légitimes.

Succès artistique, enfin. Aucune voix discordante n'en a contesté le mérite. Tout ce qui relève du spectacle lui-même suscita l'admiration des foules. Précision, ampleur de la mise en scène; jeu remarquable et variété des couleurs; échelle vraiment grandiose d'une réalisation qui n'a probablement pas d'équivalent au monde: près de deux cent mille personnes témoignent de la qualité de ce qu'elles ont vu.

Pourtant, toute entreprise humaine est vouée à certaines faiblesses. Il s'est trouvé quelques critiques pour contester à l'auteur de la partition musicale d'avoir bien compris son rôle. — Musique trop savante, pas assez populaire, ont dit les uns; manquant de puissance, ont affirmé les autres. Ici, les comparaisons affluèrent. On évoqua le souvenir de Gustave Doret qui signa l'œuvre musicale de 1905 et de 1927; on insista sur le fait que tout le monde apprit alors par cœur *Le petit Chevrier* et *le Blé qui lève* — tandis qu'aucune mélodie ne semble demeurer, cette année, dans la mémoire du peuple. Nous nous garderons bien, n'étant point musicien, de prendre part à cette querelle.

Le poème, de Géo Blanc, ne manque pas de qualité; il n'est pas facile de parler, après tant d'autres, et de manière originale, de nos travaux et de nos saisons. L'écrivain s'est tiré adroitemment de sa tâche, évitant avec un soin égal les

redites et les extravagances. Paul Claudel aurait trouvé d'autres accents, sans doute. Mais le public eût été dérouté. Peut-être, pourrait-on reprocher à M. Blanc de n'avoir pas joué le jeu jusqu'au bout. Je veux dire qu'écrivant pour le peuple il aurait dû, à mon sens, accepter la règle de la strophe rimée, qui seule s'impose à la mémoire, s'y incruste, ne la lâche plus. Je sais bien que la rime n'est plus en faveur; qu'elle entraîne parfois de malheureuses concessions. Mais «le Blé qui lève», mais «le petit Chevrier» auraient-ils eu le destin heureux qu'ils connurent si le porteur de pain et la bergère n'en avaient retenu d'abord les paroles?

La critique la plus grave que nous voudrions, quant à nous, adresser à un spectacle qui, à tant d'égards, nous a enchanté, c'est d'avoir été un spectacle en somme *muet*. Les paroles du poème, chantées par un chœur fort volumineux, on ne les comprenait pas. Ceux qui assistèrent de jour à la Fête eurent la ressource de les lire en leur livret. De nuit, toute lecture était impossible. Et le spectacle, on le répète, échappait dès lors complètement aux vertus de la parole. Une fois, une seule, à propos de l'évocation du gel, le mot reprenait sa place dans le déroulement d'une scène. Et tout à coup, l'on mesurait à la fois ce qui manquait à cette fabuleuse fresque pour qu'une réelle émotion pût s'emparer de ces milliers de spectateurs, l'insuffisance, par conséquent, des moyens purement visuels en face d'une grande foule — et le pouvoir d'autre part, de la formule vocale qui devient l'expression naturelle de l'angoisse ou de la joie.

Que nous vivions de plus en plus dans le monde des images, qui de nous songerait à le contester? Que la tradition de la Fête des Vignerons soit essentiellement une tradition de festival, nul n'y contredira davantage. Et néanmoins, il nous paraît regrettable que la parole soit à ce point absente d'une manifestation aussi grandiose. Il aurait suffi de peu, nous semble-t-il, de quelques formules un peu magiques, de quelques grandes et nobles trouvailles pour que l'émotion soudain débordât; or, personne ne prétendra que le public ait véritablement été ému hors des moments où les vaches défilaient sur la scène, hors des instants où paraissaient les drapeaux. Et l'on conviendra que la qualité d'une telle émotion n'est pas de nature à nous enthousiasmer.

Mais que ces réserves ne trahissent pas notre pensée: La Fête des Vignerons de 1955 fut un spectacle grandiose, parfaitement mis au point, une féerie de couleurs, une fresque admirablement concertée où nous avons pu admirer pendant plus de trois heures les résultats atteints par quelques milliers de personnes de bonne volonté se vouant avec passion à la défense d'une tradition glorieuse.

Sur la parole, condition primordiale de communion entre les hommes, les Conférences de Genève auraient beaucoup à prouver. Genève, encore une ville romande qui aura été au premier plan des préoccupations mondiales en ces derniers mois. Les «Grands» d'abord s'y sont rencontrés, inaugurant, en cet été peu voué à la chaleur, une politique de dégel, et les journaux de l'univers entier ont fait connaître à leurs lecteurs les grâces lacustres de l'Helvétie, si engageantes qu'aucun diplomate ne pouvait leur refuser son sourire. Nous avons vu, en des images d'idylle, d'élégantes personnes naviguer sur les eaux limpides du Léman et assurer du même geste la paix du monde. On parle encore, des deux côtés d'un rideau de fer qui ressemble maintenant à une passoire, de l'*esprit de Genève*, synonyme d'entente et de bonne volonté. Nous ne pouvons que nous réjouir de voir le nom d'une ville suisse accroché comme un ruban rose à la tresse folâtre de la Paix, divinité fuyante et singulièrement capricieuse.

Puis vinrent, dans la même ville, les mandarins de l'atome, les apprivoiseurs de l'énergie nucléaire, les princes des équations démoniaques mais ils avaient, eux aussi, revêtu la blouse blanche de l'innocence, la robe prétexte des adolescents aux yeux candides. Tout ce qui, jusqu'ici, était marqué de sceau fatal du secret; le moindre chiffre qui conduisait à la mort qui le divulguait; les formules sacro-saintes auprès desquelles la Cabale et la Gnose n'étaient que des jeux d'en-

fants; tous ces mystères qui se tramaient dans les cornues des chimistes et les balances des physiciens, voilà qu'on les étalait au grand jour et c'était à qui révèlerait, au soleil de Genève, les découvertes les plus sensationnelles. Plus de frontières pour la science; plus de portes interdites à la curiosité des hommes... Les victimes décapitées ou électrocutées pour divulgation de secrets atomiques ont dû trouver la comédie singulière si, du fond de leurs Champs Elysées, elles ont pu suivre les délibérations genevoises.

Elles n'en sont pas moins, elles aussi, une promesse de paix. Bel été, donc, malgré les orages de la canicule qui n'ont jamais fait tant de victimes, puisque le ciel se découvre, à l'Est. Mais quand le ciel se découvre trop rapidement, les paysans disent: méfiance! La méfiance est défaut, ou vertu, comme on voudra, des gens de la terre, habitués aux caprices des éléments. Et le dégel est bien un phénomène de la vie élémentaire...

Genève encore aura tenu la vedette pendant les dix jours des *Rencontres internationales*, vouées, en leur dixième anniversaire, au problème de la culture. D'excellents orateurs y prirent part, d'éminents philosophes. De l'avis de chacun, cette décade fut le mieux réussie de toutes celles qu'organisa M. le Recteur Babel. Notre compatriote, le professeur Jean de Salis, applaudi en cela par M. Illya Erhembourg, prononça une importante conférence sur les visages changeants de la culture. Sa contribution fut très remarquée.

Pendant que Genève accueillait les maîtres de la paix, de la guerre et de la parole, Fribourg célébrait les soixante-quinze ans du plus glorieux de ses enfants: Monsieur *Gonzague de Reynold*. Docteur de Sorbonne, privat-docent à l'Université de Genève, professeur aux Universités de Berne et de Fribourg, Reynold devait être glorifié d'abord par les docteurs et les sages. Il le fut, dans une séance académique où parurent tous les bonnets carrés de la docte institution. On y releva les dons et les chances d'un homme qui ne fut pas qu'un professeur et un savant, mais aussi un poète, un auteur de théâtre et un homme d'action. L'historien ne peut en lui se séparer du citoyen, du Suisse qui prit à cœur la grandeur de son petit pays, lui voua le meilleur de ses forces. De sa ville natale à la Suisse, de la Suisse à l'Europe, les cercles de l'intérêt reynoldien n'ont cessé de s'élargir. Le huitième et dernier volume de sa «Formation de l'Europe» va paraître qui sera le couronnement d'une œuvre imposante et remarquable. Le Grand Prix Schiller a récemment souligné l'importance d'une telle entreprise. Nous sommes de ceux qui pensent qu'un Prix Nobel ne serait pas de trop pour récompenser l'effort si largement fructueux de plus d'un demi-siècle.

Mais plus que la cérémonie académique le toucha sans doute l'hommage du peuple fribourgeois représenté par les enfants du village de Cressier. Ils lui apportèrent le salut reconnaissant des collines et des rivières, des cités et des pays suisses. «Cités et Pays suisses»... Ce seul ouvrage, l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature nationale, ne suffirait-il pas à la gloire d'un noble et grand écrivain?

Maurice Zermatten